

Claude Nigoul, 1er juin 2021

Alexandre Marc -

Un grand philosophe du vingtième siècle doctrinaire de l'Europe fédéraliste

Il y a vingt ans disparaissait Alexandre Marc à l'âge de quatre vingt seize ans. C'est un philosophe mal connu qui s'éteignait alors et qui, pourtant, avait joué un rôle considérable dans le mouvement des idées du vingtième siècle, en France et en Europe. Fondateur du mouvement Ordre Nouveau qui regroupa jusqu'à la veille de la guerre des intellectuels que l'on connaît sous le nom des « Non conformistes des années trente » tels Denis de Rougemont, Robert Aron, Daniel Rops, Emmanuel Mounier, Arnaud Dandieu, il en fut l'animateur et devint l'artisan principal de la doctrine du fédéralisme intégral, devenue la bible révolutionnaire du mouvement. Dès le lendemain de la guerre, il s'engagea dans le combat politique de la construction d'une Europe unie dont sa doctrine se voulait le modèle radical. Mais, à partir de 1954, après le coup d'arrêt de la dynamique d'unification qu'avait lancée, en 1948, le congrès de La Haye où il fut le défenseur acharné d'une véritable fédération européenne, il s'orienta, en même temps qu'à l'approfondissement doctrinal, à un travail de formation et d'éducation qu'il poursuivit inlassablement jusqu'à ses dernières années. C'est dans ce but qu'il créa le Centre International de Formation Européenne (CIFE) entendu à l'origine comme foyer de la réflexion fédéraliste et instrument de diffusion de la doctrine, en particulier dans les milieux multiplicateurs d'opinion et auprès des étudiants, futurs décideurs

Depuis lors, des milliers d'étudiants, originaires de plus de cent pays différents, y ont reçu l'enseignement dispensé par des professeurs des plus grandes universités des dirigeants et des experts des administrations nationales et des principales organisations internationales. Beaucoup d'entre eux peuplent aujourd'hui les ministères de leurs pays ou les institutions de l'Union européenne. La pensée du maître dont la doctrine révolutionnaire séduisait les uns, hérisait les autres, n'en laissait aucun indifférent. Ils n'ont pas oublié ce premier contact et ce premier choc, cette impression, confirmée tandis que se développait son enseignement, que dans son discours se combinaient les analyses d'un impitoyable observa-

teur d'un monde à la dérive dont il disséquait et étalait les errements suicidaires, qu'ils avaient devant eux, dans son assurance et même ses certitudes, un visionnaire qui connaissait les moyens d'enrayer la chute aux abîmes et d'assurer la remontée vers la lumière. Qui n'est pas conscient de cette alchimie de l'exacitude du regard, de la rigueur de l'interprétation d'un réel dévoilé et, en même temps, du lyrisme missionnaire du prophète, ne peut comprendre le personnage. Car il était, au sens le plus complet des termes, un philosophe charismatique.

L'intime familiarité d'Alexandre Marc avec la philosophie est l'histoire d'une vie. Né le 1er février 1904 à Odessa dans une famille juive non pratiquante, et même résolument athée, il reçut son éducation de précepteurs privés, ses parents redoutant la contamination par l'école, des superstitions religieuses. Sans doute lui inculqueront-ils dès son plus jeune âge le goût de la philosophie puisque, si on en croit ses confidences ultérieures, à dix ans il avait déjà dévoré le Zarathoustra de Frédéric Nietzsche, avant de s'attaquer, vers l'âge de douze ans, aux œuvres d'Emmanuel Kant. Est-ce cette vocation précoce qui le conduisit plus tard à privilégier, à l'université, les études philosophiques ? On peut le penser. D'abord à Paris où, exilé après la fuite de la famille devant la montée du bolchevisme, il se passionne pour la pensée d'Henri Bergson puis, en Allemagne où il rejoint ses parents, momentanément installés à Berlin, et part suivre, à l'université de Iéna, les cours de physique mathématique et ceux sur la dialectique chez Kant et Hegel, avant de gagner Fribourg-en-Brisgau, étape qui va s'avérer essentielle dans la formation de sa propre philosophie. C'est là qu'il se frotte aux enseignements et à la pensée de Husserl et de Heidegger notamment, les deux géants de la philosophie allemande de l'époque, avant de parachever sa formation à Paris, à l'Ecole libre des sciences politiques, devenue depuis Sciences-po. Il n'en négligera pas pour autant sa prédilection pour la philosophie et c'est auprès de Maurice Blondel, découvert en même temps que Karl Jaspers, qu'il trouve l'influence spiri-

tuelle qui marque profondément la philosophie fédéraliste telle qu'en ce début des années trente elle commence à se dessiner.

Passionné d'action oecuménique il finit, en 1933 par recevoir le baptême et se convertit au catholicisme, spiritualité qui va faire du fédéralisme, entendu non pas comme une recette politique d'aménagement des Etats et de leur coexistence, mais comme un principe général d'organisation étendu, au-delà des Etats, à l'économie et à l'ensemble des relations constitutives de toute société, une véritable philosophie, fondée sur la transcendance. Car, il se veut autre que « ces prétendus philosophes désincarnés, châtrés, c'est-à-dire métaphysiquement incapables de toute réponse. » Il se réfère à Karl Jaspers pour qui l'effort philosophique s'identifie à « un penser dans et par lequel notre conscience totale s'approprie l'être, tel qu'il nous est présent » et il ajoute, pour préciser sa propre pensée « tel que nous le rendons présent ; tel que nous nous rendons présents à lui ; tel qu'il n'est pas seulement présent, mais présence ». Pour lui toute philosophie est une tentative d'élucidation, elle ne peut rien faire d'autre que contribuer à mettre en lumière cette présence de l'être « ou, plus exactement, de s'efforcer d'écarter les voiles, faux-semblants, obstacles, qui empêchaient le rayonnement de l'être d'envahir notre conscience »

Cette conception, à l'origine principalement spiritualiste, va commencer véritablement à prendre corps, à se constituer en doctrine, au sein de l'Ordre Nouveau où il peut la nourrir de la richesse de pensée de ses amis, dans l'effervescence intellectuelle du mouvement, mais aussi des apports de sa revue éponyme et de ses quarante quatre numéros, qui vont s'échelonner de mai 1933 jusqu'à la veille de la guerre, en juillet 1938. Au cours de cette décennie émerge ainsi, fortement déterminée par sa propre pensée et son action inlassable, une doctrine authentiquement révolutionnaire fondée d'abord sur le constat impitoyable d'une crise de civilisation, crise proclamée globale non seulement parce qu'elle frappe le monde dans son entier, mais aussi parce qu'aucun aspect de la vie humaine n'y échappe, qu'il soit de l'ordre du politique, de l'économie, de la culture et, plus que tout, parce qu'elle atteint ce qui en constitue la clé de voute : la spiritualité. Ni le collectivisme en marche à l'Est, ni le libéralisme triomphant du Nouveau Monde ne peuvent prétendre relever un tel défi. Le fédéralisme s'affirme être la seule réponse. Il est, dans tous les secteurs de la vie humaine, dans l'organisation

territoriale à tous ses niveaux, mais aussi dans celle de l'économie globale comme au sein de l'entreprise, recherche de l'équilibre des tensions entre le tout et les parties mais, simultanément, recherche de leur dépassement dans une dynamique permanente des contraires. En cette fin dramatique de la décennie, il s'affirme remise en cause radicale d'un monde dés-humanisé en perdition, et reconstruction d'une cité pluraliste à hauteur d'homme, affirmant son unité dans le respect de ses diversités.

Les hostilités sonneront le signal de la dispersion pour tous ces non-conformistes. Après être passé par Vichy, Robert Aron rejoindra De Gaulle à Alger ; de Rougemont s'installe à New York ; Daniel Rops qui a pris ses distances depuis 1935, se consacre à la littérature religieuse ; Mounier creuse son sillon personnel et s'éloigne pour s'investir pleinement dans Esprit. Seul Alexandre Marc, muni du viatique constitué au sein de l'Ordre Nouveau, se vouera pleinement au long des tourments du moment qu'il vivra dans la mouvance des mouvements de résistance avant de s'exiler en Suisse pour des raisons de sécurité, au maintien de la pensée fédéraliste et à son enrichissement. C'est la période, majeure pour la constitution de sa pensée, où il découvre et approfondit vraiment l'oeuvre de Proudhon qui devient, avec le personalisme chrétien, l'une des composantes fondamentales de la doctrine du fédéralisme personaliste dont on peut considérer qu'elle est constituée pour l'essentiel et dont se fait, dès lors le missionnaire.

Sa vie, dès lors, se concentrera sur deux objectifs

Sa pensée se voulant indissociable de l'action ce sera d'abord, dès le lendemain de la guerre, la lutte pour la construction d'une Europe authentiquement fédéraliste qu'il mènera dans les différents mouvements qui, à l'époque, sont engagés peu ou prou, dans le même combat. Il y retrouvera d'ailleurs, au moins pour un temps, les amis dispersés de l'Ordre Nouveau. Mais, bien que beaucoup aient préféré voir en lui principalement, le militant d'une unité européenne, exigeante dans son organisation, son fonctionnement et ses idéaux, il ne s'agissait pour lui que d'un moyen, un levier pour une véritable révolution au service du seul objectif qui vaille, la réalisation d'une société authentiquement fédéraliste telle que l'Ordre Nouveau en avait jeté les bases qu'il n'avait,

depuis lors, cessé d'élargir et de consolider. Comme pour beaucoup d'autres l'échec, en 1954, de la Communauté Européenne de Défense et des promesses d'une Europe fédérée dont elle était porteuse, constituera un tournant dans son engagement. Sa conviction était désormais faite de l'impasse d'une union qui serait l'œuvre des gouvernements. Seul le peuple européen pourrait en être l'accoucheur et c'est à son niveau qu'il fallait susciter la conscience d'un destin commun et la volonté d'en construire les institutions. Le CIFE va lui fournir le cadre et les moyens et c'est là qu'il va trouver le moteur d'une réorientation qui, sans abandonner le combat européen, sera surtout, par ses enseignements, ses livres et ses innombrables articles, celle de l'approfondissement et de la diffusion de sa doctrine du fédéralisme personnaliste, mieux connue alors, sous le nom de fédéralisme global ou intégral.

Beaucoup de ceux qui ont suivi ses enseignements retrouvent dans l'évolution du monde d'aujourd'hui, bien des préconisations dont il fut, au travers de sa doctrine, le fulgurant précurseur. Qui parlait de fédéralisme européen en 1930 ? Qui réclamait l'extension du principe de subsidiarité à l'ensemble des architectures de la société ? Qui, sous l'appellation aujourd'hui d'Etat de droit, faisait du primat du droit, principe fondamental du fédéralisme global, le pilier de toute véritable démocratie ? Qui d'autre, sous le nom de Minimum Social Garanti, pièce maîtresse de l'économie de cette doctrine, anticipait déjà, au milieu du XXe siècle, le débat qui allait s'amorcer, bien

des décennies plus tard, autour de l'idée d'allocation universelle ?

Cette pensée, longtemps apanage de ses élèves et disciples et négligée par le monde universitaire et médiatique, apparaît maintenant comme, à bien des égards, non seulement révolutionnaire ainsi, qu'au meilleur sens du terme, elle se proclamait elle-même mais, par bien de ses aspects, réellement visionnaire. Au-delà de son aspect prémonitoire, elle constitue au sens le plus fort du terme, une œuvre véritable : elle est, à la fois, une spiritualité – le personnalisme, une doctrine d'organisation de la société largement inspirée du fédéralisme proudhonien – le fédéralisme global, une méthodologie – la dialectique du déchaînement, une philosophie de l'agir – la révolution fédéraliste. Mais elle est aussi une action, cohérente et structurée comme le montre son combat qu'il faut bien qualifier de politique, pour une Europe fédéraliste. Quelle pensée peut prétendre embrasser ainsi la condition de l'Homme pensant et agissant dans ses milieux et dans son temps ? C'est à cela qu'Alexandre Marc a apporté non seulement ses pierres mais aussi et surtout, le ciment qui les lie leur donnant ainsi une remarquable cohérence et une place exceptionnelle dans la pensée du vingtième siècle. Qu'elle reste largement méconnue ne disqualifie que la pensée dominante qui n'a pas su comprendre sa richesse et lui préfère les idéologies pseudo-révolutionnaires et la fausse tranquillité des conformismes.